2e Année. — N° 40. **Quinze centimes le numéro** (par la poste, VINGT CENTIMES) Le 6 Avril 1865.

ABONNEMENTS :

	Un an.	Six mois.
France	10 f.	6 f. »
Italie et Suisse	12	7 »
Angleterre, Espagne, Turquie	13	7 50
Allemagne, Belgique	14	8
Amérique, Brésil	15	8
Australie, etc.	16	9

On s'abonne au bureau du journal 16, RUE DE L'ABBAYE-MONTMARTRE ou en envoyant *(franco)* un mandat sur Paris à l'ordre de M. le Directeur gérant.

On s'abonne également chez tous les libraires.

L'abonnement part du 1er Janvier ou du 1er Juillet

HORS LA CHARITÉ, PAS DE SALUT !

L'AVENIR

MONITEUR DU SPIRITISME

PARAISSANT LE JEUDI

AVIS GÉNÉRAL

Les articles de fond et les communications envoyés par des collaborateurs bienveillants seront soumis à l'examen du comité de rédaction; ils seront insérés ou détruits.

Il sera rendu compte des ouvrages nouveaux lorsque deux exemplaires nous auront été adressés.

Les lettres et manuscrits non affranchis seront rigoureusement refusés.

Annonces : 3 fr. la ligne.

Vente au numéro, à Paris chez LEDOYEN, libraire, galerie d'Orléans, 31, (Palais-Royal). BRASSEUR, id., galerie de l'Odéon, 11 *bis*. TURQUAND, id., rue Notre-Dame-de-Nazareth, 8. AUMONT, id., boulevard de Strasbourg, 35.

A Marseille Chez Ch. BÉRARD, libraire, 22, rue de Noailles.

AVIS

A PARTIR DU 1er MAI PROCHAIN, LES BUREAUX DU JOURNAL L'AVENIR SERONT TRANSFÉRÉS RUE BREDA, 22.

L'administration ne faisant jamais de traite sur les abonnés, ils sont priés de vouloir bien adresser le montant de leur abonnement en mandat sur Paris, bon de poste ou timbres-poste à l'adresse du directeur du journal.

Paris, le 6 Avril 1865

LE SPIRITISME LATENT

J'ai vu beaucoup d'incrédules, de sceptiques, de matérialistes de toutes les classes et de toutes les conditions, qui riaient à gorge déployée lorsqu'on leur parlait des manifestations d'Esprits.

« Les Esprits, — disaient-ils, — ce sont des contes » de grand-mère; ils ont bercé notre enfance débile et » peureuse, mais ils ont disparu à la lueur de notre » haute raison; croire aux Esprits, fi donc! nous ne som- » mes pas assez simples pour cela. »

Telle est la première bordée que vous aurez à subir auprès de tous les douteurs, je vous en préviens, frères spirites, qui tâchez de répandre partout le pain nourrissant de la parole vivante; elle peut varier dans les formes, mais au fond et pour le sens elle est invariable. Attendez patiemment; ce cœur malheureux va se dévoiler, quelquefois sans autre interrogation.

« Pourtant, a repris un de ces rieurs, quoique je ne » croie pas aux Esprits, Dieu me garde de cette folie! » lors de la mort de mon frère qui était à cinquante » lieues de moi, j'ai éprouvé tout-à-coup et sans motif » un serrement de cœur indicible, je comprenais qu'un » affreux malheur me menaçait, j'allai me coucher et » dans la nuit trois coups secs et frappés d'une manière » étrange dans ma chambre m'ont réveillé en sursaut. Le » surlendemain j'apprenais que l'heure où j'avais senti » mon cœur se serrer était celle où mon frère était » entré en agonie, et que, lorsque les coups retentirent, » il expirait. Mais je ne crois pas aux Esprits, cela s'ap- » pelle pressentiment et j'y crois. »

Une dame me disait:

« Les groupes spirites ne sont que tromperie et men- » songe. Comment peut-on ajouter foi, sans être fou, » aux communications des morts? Je n'y ai rien vu, » *quoiqu'on m'ait promis de me faire voir*. (1) Cependant, » à la mort de ma mère, je me souviens d'un songe » significatif, le voici :

« J'arrivais au bureau des diligences dans la ville où » elle demeurait, et je n'y trouvais personne, plus loin » et sur ma route personne; j'étais frappée de stupeur » et d'épouvantement. Cependant, sur une petite place » voisine de son habitation, au pied d'un tilleul, j'aper- » çus tout-à-coup mes deux sœurs éplorées qui me di- » rent de ne pas aller plus loin, que leur mère s'était » arrêtée là, et elles me montrèrent la place. Le lende- » main je reçus la nouvelle de la mort de ma mère. Je » me transportai sur les lieux et j'appris qu'en effet » elle était tombée sous un mal foudroyant à la » même place désignée par mon rêve. Mais tout cela » n'est qu'un pressentiment, et l'on peut y croire. »

(1) On aura promis à la bonne dame d'essayer l'évocation et la communication par écrit, c'est très-possible; mais cette évocation peut être empêchée soit par l'état de l'Esprit réincarné déjà ou bien en mission ailleurs; elle dépend du reste de la permission de Dieu.

J'aurais quatre cents révélations pareilles faites de soi-disant négateurs, il faut agir doucement sur eux leur faire concevoir que des serrements de cœur éprouvés à cent lieues de distance, à l'heure même d'un fâcheux événement, que les visions d'un songe aussi précis par les circonstances et les détails, que des coups frappés si clairement, ne peuvent se nommer des pressentiments, sans faire un étrange abus des mots et des choses, que ces faits impliquent précisément la relation entre le monde universel des Esprits et notre monde terrestre.

On peut en faire l'expérience comme je l'ai faite moi-même; de tous ceux qui niaient de prime abord, aucun n'a été, sans avoir eu ou par lui-même, ou par sa famille, ou par ses amis, un ou plusieurs faits qui contrastaient avec son scepticisme. Aussi pouvons-nous nous écrier: Gloire à Dieu! il y a chez le plus obstiné, le plus rebelle, le plus superbe, des germes de la céleste vérité, il y a chez tous du *Spiritisme latent*.

ANDRÉ PEZZANI.

FEUILLETON DE L'AVENIR

Fluide lumineux des somnambules.

Dans les annales de la société de Strasbourg, on lit un procès-verbal que nous nous contenterons de transcrire. Il est bon de prévenir nos lecteurs que les membres de ce club furent naguère les radicaux du magnétisme. Une somnambule, consultée pour un malade qui n'était pas présent, répondit au magnétiseur ces singulières paroles:

.....Un immense océan d'une matière extrêmement subtile m'environne. Cette matière qui n'est ni l'air, ni la lumière, mais qui est la base de l'un et de l'autre, pénètre tous les corps..... Une infinité de longs fils, comme les rayons d'une matière qui tient de la nature du feu, partent de tous les corps animaux et végétaux..... Ils se croisent et s'entrelacent; les uns se joignent, les autres se repoussent, et rien ne se confond..... Tenez! voici les fils de votre malade..... Ils passent par le mur pour joindre les vôtres. Ces derniers sont unis aux miens, et c'est par là que je vois le malade qui vous intéresse tant..... Qu'il est bon, cet homme!..... Que ses rayons sont unis et droits!..... Ils sont, à la vérité, faibles et sombres..... C'est qu'il est malade, etc., etc. (1).

Cette rédaction diffuse, — continue M. Delrieu à qui nous empruntons ce fragment — est le texte même des paroles de la somnambule qui furent écrites sur l'heure; elle offre la plus précieuse définition du fluide blanc et lumineux dont tous les somnambules se prétendent circonvenus. Un pareil fluide expliquerait l'attrait spécial qui groupe les spectres des morts auprès des vivants, et les liens invisibles qui rassemblent accidentellement les éléments vagues d'un fantôme. Une anecdote, fameuse dans l'université de Glasgow, augmente l'intérêt physiologique de cette conjecture.

(1) *Annales de la société de Strasbourg*, volume VIII, 1789.

Le célèbre Reid, professeur de morale, et le docteur Blacklock se rencontrèrent un jour chez Smellie, professeur à Glasgow et qui fut témoin de l'entrevue (1).

Blacklock était aveugle depuis l'âge de deux ans.

— Avez-vous quelque idée de la lumière? demanda timidement Reid à Blacklock.

— Aucune, — répondit l'aveugle sans émotion.

— Rêvez-vous quelquefois?

— Souvent même.

Comment donc établissez-vous une différence entre les idées que vous vous faites des personnes et des choses durant la veille, et les idées que vous vous faites des mêmes personnes et des mêmes choses en rêve?

— Durant la veille, je reconnais les personnes au tact, au son de la voix et à la manière dont elles respirent; mais pendant le sommeil, en rêve, tous les objets soit animés, soit inanimés se représentent à mon Esprit, au moyen d'une opération plus précise et plus nette; mon âme en reçoit une perception admirablement distincte. Je n'ai jamais révélé ce phénomène, de peur de n'être pas compris.

(1) Smellie, *philosophie de l'Histoire naturelle*, Édimbourg, 1790.

— Parlez! s'écria Reid.

— Il me semble — dit religieusement Blacklock, — que mon corps est uni aux personnes et aux choses par l'intermédiaire de fils ou de cordes qui partent de ces personnes et de ces choses pour se rattacher à moi; et que les idées *mutuelles* se communiquent par la vibration de ces liens.

Les illusions d'un philosophe allemand.

Meyer professeur à l'université de Hall (1) se donnait à lui-même l'explication suivante :

« Je me suppose ayant perdu et regrettant un parent que j'aimais beaucoup, que j'avais vu souvent et auquel j'avais souvent parlé durant sa vie; il est tout simple que ces habitudes aient gravé l'empreinte de sa figure matérielle dans mon cerveau. Des rapports familiers, mais *pour le moment inconnus*, peuvent continuer entre cette figure et mon corps, de manière à toucher particulièrement les nerfs de l'ouïe et de la vue, même après la mort de mon parent. Lorsque ces nerfs seront excités comme ils l'étaient de son vivant, soit par la mémoire, soit par une autre cause, je comprends que mes oreilles entendent et que mes yeux voient un fantôme qui abuse mes sens sur la réalité. (Cité d'après André Delrieu.)

(1) *Essai sur les apparitions* 1748.

COMMENT LES ANIMAUX PROGRESSENT

Origine de l'instinct.

I

Tous les êtres se développent *librement*. C'est la grande loi de la vie universelle.

Vivre, c'est se développer, autrement la vie ne serait pas. Se développer, c'est progresser, et l'être progresse par cela même qu'il vit.

La vie, c'est le mouvement, faculté primordiale qui fera naître toutes les autres; car tout mouvement est une expérience, et toute expérience porte un fruit.

Ce fruit, pour n'être pas immédiatement perceptible, n'en est pas moins réel aux yeux de la raison. La marche de l'aiguille d'une montre ne peut être aperçue par l'œil le plus attentif; au bout de douze heures cependant l'aiguille a fait le tour du cadran. Chaque seconde a donc été un mouvement *réel*, bien qu'insensible.

Que dire de celui qui nierait le mouvement de l'aiguille parce qu'il ne saurait le saisir instantanément?

« La pratique rend l'homme ouvrier » dit un proverbe. — Cette simple formule résume pour nous toute la loi du progrès.

La vie étant essentiellement une pratique et une pratique continuelle, l'être progresse nécessairement par la pratique même de la vie.

La pratique de la vie, c'est le travail incessant, c'est par ce travail que se développent lentement les facultés de l'Esprit.

L'Esprit mûr pour l'individualisation manifeste son individualité en prenant la haute direction d'un petit monde qu'on appelle organisme, avec lequel il s'identifie momentanément, de manière à ne sembler faire qu'un avec lui.

Cet organisme est nécessairement en rapport avec les facultés de l'Esprit, qui le dirige, c'est-à-dire, simple comme lui. Tel nous voyons le dernier des rotifères, que nous prendrons pour le premier degré de la vie individuelle, en attendant que la science nous en découvre de plus primitifs encore.... s'il y en a.

L'Esprit étant l'activité même, le mouvement est son état habituel, et son premier besoin, après l'incarnation, est encore le mouvement qui se traduit par l'action des organes.

Mais à peine incarné, l'être se trouve en présence de difficultés qu'il doit vaincre: du mouvement naît la fatigue physique; de la fatigue le besoin de réparation; de là le repos et la nutrition. Voilà déjà une existence variée. Puis viennent les agents destructeurs contre lesquels il faut lutter, lutter sans cesse; car sans cesse il faut vaincre ou périr.

L'Esprit est tellement identifié avec son organisme physique, que, pour lui, cet organisme est *tout* son être, Conserver cet être à tout prix est donc pour lui toute l'affaire de sa vie. Or, puisqu'il vit il sent, et puisqu'il sent il souffre; et comme tout ce qui tend à le faire périr le fait souffrir, la souffrance est pour lui l'avertissement du danger.

Longtemps, sans doute, la signification de cette souffrance lui échappe, mais comme cet état est pour lui intolérable, il cherche à s'y soustraire; et, en se soustrayant à la douleur, il échappe à la destruction.

Lors donc qu'il prend du repos ou de la nourriture, ce n'est pas précisément en vue de conserver sa vie; sa prévision ne s'étend pas encore jusque là; il obéit à un besoin dont la prolongation est une souffrance et la satisfaction un plaisir.

Mais en dehors de l'épuisement, il est pour le corps une foule d'autres causes de destruction: tout ce qui l'entoure est pour lui un danger auquel il ne tarde pas à succomber; et ce danger, l'être ne cherche même pas à l'éviter, car il ne s'en doute pas encore; et la cause n'en étant pas en lui, il n'a pu s'y soustraire, car la destruction n'a pas été précédée de la souffrance. L'être a souffert, mais c'était pour mourir, plus ou moins brusquement.

L'animal est-il détruit? Non, tant s'en faut. L'organisme seul a disparu; mais l'être est aussi vivant que jamais; il se sent encore et il continue de se sentir avec une expérience de plus.

Combien lui faut-il d'expériences semblables pour éveiller en lui le soupçon, puis la précaution? Quel sera le temps nécessaire pour perfectionner en lui d'une manière sensible l'instinct de la conservation? C'est ce que nul ne saurait dire. A en juger par nous qui avançons si peu, il faut croire qu'à ce degré, relativement si inférieur, la lenteur du progrès est extrême; mais qu'importent les siècles, les dizaines ou les centaines de siècles, puisque ce progrès est certain? La durée n'est pas ici la question.

Voilà donc l'être primitif naissant, vivant, luttant, mourant, renaissant, luttant et mourant encore, toujours sous la même forme, et cela indéfiniment, jusqu'à ce qu'un progrès sensible dans les facultés amène un progrès sensible dans la forme physique. Chaque existence corporelle, ne fût-elle que d'une heure, une minute, une seconde, est pour lui une somme d'expérience ajoutée au total.

Avec l'accroissement de ce total s'est accru l'instinct, produit lent de l'expérience, qui lui fait de plus en plus sûrement choisir ce qui est bon, éviter ce qui est nuisible.

L'intelligence discerne en raison de son développement, et les moyens par elle employés sont en raison de son discernement. Si un moyen lui réussit, elle recommence; la répétition produit l'habitude; l'habitude constitue la faculté. « L'habitude, dit-on, est une seconde nature. » Que de hautes vérités dans ces proverbes familiers! Cette faculté constituée par l'habitude, c'est l'instinct lui-même, base d'opérations d'où part chaque fois l'intelligence pour s'élever à de nouveaux aperçus. De ces nouveaux aperçus naîtront, par la pratique, de nouveaux instincts, et ainsi de suite.

La monade primitive, dont tout le mouvement consiste dans la rotation, dont toute l'industrie consiste dans l'absorption, finit, avec le temps et l'expérience, par trouver la vie monotone et précaire. A mesure que, par l'habitude, elle exerce mieux le peu de facultés qu'elle possède, elle devient un être plus vivant, plus expert, et conséquemment plus exigeant et plus cauteleux. La nourriture par absorption ne lui suffit plus, et insensiblement se développe l'organe de la digestion, qui lui procurera une nourriture mieux élaborée et plus propre, par conséquent, à développer d'autres organes dont le besoin commence également à se faire sentir. Soumise depuis longtemps, sans défense et sans préservatif, à tous les agents destructeurs, l'instinct du danger se développe, et avec lui le besoin de se prémunir. C'est alors qu'apparaissent les premiers tentacules, organes du tact, qui, à défaut de la vue, serviront à l'avertir du danger le plus prochain.

Cette organisation est encore bien frêle; la puissance de l'être a peu augmenté; mais il y a un progrès accompli qui se continuera sans interruption; et plus tard nous retrouverons le même individu, avec un corps plus volumineux, muni d'un épiderme ou autres téguments protecteurs, d'organes plus développés, plus compliqués, en un mot, avec un organisme plus parfait, proportionné à la puissance acquise par l'être animique.

A mesure que l'instinct s'accroît, les besoins augmentent, et l'intelligence est obligée de déployer plus d'activité pour les satisfaire. Nouveaux succès, nouveaux besoins, nouvelle complication de la vie; et de ce surcroît de travail résulte une accélération proportionnelle, dans le progrès de l'intelligence et dans le perfectionnement de l'organisme.

C'est ainsi que l'être parvient insensiblement aux espèces les plus parfaites.

II

A quelque degré de l'échelle que l'on prenne l'animal, et dans quelque espèce qu'on l'observe, de toutes parts se présente le même mode de développement. Toute la différence est dans la route parcourue et les moyens employés par l'individu; mais partout se retrouve le même principe, le même ressort: partout le travail et la lutte.

La matière est la conquête naturelle de l'Esprit inférieur; elle est en même temps l'instrument et l'objet de son activité. Se l'approprier partout où il la trouve à sa convenance est l'unique but de ses efforts.

L'individu n'a pas même la propriété de son corps sans cesse à la merci de tout venant. Ce corps, composé d'une substance déjà élaborée, est une excellente pâture pour d'autres êtres organisés; elle excite naturellement leur convoitise, et alors.... chacun pour soi! — Cette pratique, comme l'on voit, n'est pas née parmi les hommes; ils ne font que la continuer.

Manger les autres, être mangé soi-même, en gros ou en détail, telle est l'alternative des êtres organisés, dits animaux, depuis le polype jusqu'à l'homme, inclusivement. Et cependant, malgré cette loi fatale, nul ne se laisse exécuter de bonne grâce: c'est le contre-poids de cette loi.

L'être qui ne veut pas être mangé est donc obligé de se défendre ou de fuir; de là l'attaque et la défense, par la force ou la ruse. Pour l'agresseur comme pour la victime, c'est une égale dépense d'activité.

Le besoin d'expédients développe les ressources de l'intelligence; le besoin de force ou d'agilité oblige l'Esprit à perfectionner son corps, autre nécessité d'un progrès.

Mais dans toute cette lutte de destruction, y a-t-il quelque chose d'anéanti? Non, pas un atôme; toute substance est impérissable! il y a déplacement, transformation d'un peu de matière, et rien de plus. L'Esprit dépouillé reste intact, et la spoliation tourne à son profit. L'être perce son corps, mais il acquiert une expérience et conséquemment un progrès, et le grand réservoir est là, toujours là, inépuisable, tenant à sa disposition une nouvelle enveloppe, autant de fois que le requerra un développement ultérieur.

Qui ne voit, dans cette lutte universelle et incessante, la raison des antipathies natives de chaque espèce pour ses ennemis naturels? — Appliquons le même principe à tous les autres instincts, et nous en trouverons l'origine dans les divers détails des existences antérieures.

L'instinct général propre à chaque espèce est le résultat d'une certaine parité dans la direction prise, dans le travail accompli antérieurement par tous les individus qui la composent, et qui se trouvent ainsi attirés vers une forme commune satisfaisant à leurs communs besoins.

L'instinct de l'individu est la somme des facultés acquises par lui dans l'accomplissement de ce travail, dans le parcours de cette direction.

La *forme* de l'organisme n'étant elle-même que le produit des facultés animiques qui ont présidé à son développement, entre la conception et la naissance, il est tout naturel que le corps, aussitôt après la parturition, se prête instinctivement à la satisfaction des premiers besoins, comme il se prêtera plus tard, à mesure qu'il se complètera, à la manifestation des aptitudes et à la satisfaction des goûts sous l'influence desquels il a été façonné. C'est par une raison opposée qu'il se refuse à l'exécution de tout acte qui n'est pas dans les facultés de l'Esprit, et dont le cachet n'a pu conséquemment lui être imprimé.

Le premier instinct qui se manifeste chez tout nouveau-né est celui du mouvement, le second, celui de la réparation. Remuer, manger, dormir, sont les trois actes

primitifs de tout être qui débute à la vie corporelle, pour la millième aussi bien que pour la première fois.

Pour l'être primitif, ces trois actes seront, dans toute leur simplicité, tout l'instinct de la vie. Chez l'être plus avancé, ils ne tardent pas à se compliquer; et cette complication se continue progressivement dans une mesure proportionnelle à la perfection de l'organisme, qui est elle-même la mesure de la perfection de l'Esprit. Mais, arrivée à la pleine manifestation de toutes les facultés de l'être, elle semble s'arrêter là; parce que le progrès qui va s'accomplir subséquemment étant un progrès nouveau de l'Esprit, et partant, d'une lenteur extrême, il devient dès lors insaisissable à l'observation.

Maintenant, si nous voulons prendre sur le fait l'instinct d'un jeune sujet quelconque, il sera impossible d'en méconnaître l'origine antérieure. Nous choisirons entre mille le phénomène suivant, parce qu'il est bien connu et observé par tout le monde. La poule, on le sait, conduit habituellement à la promenade sa jeune couvée à peine éclose. Dans cette couvée se trouvent quelquefois quelques cannetons, ainsi que cela arrive souvent dans les fermes. Si elle vient à passer au bord d'une mare ou d'un ruisseau, voici que les cannetons courent s'élancer à l'eau au grand désespoir de la pauvre mère-nourrice qui ne sait où donner de la tête. Pour expliquer cette angoisse, l'on dira, si l'on veut, que l'expérience de la poule est assez vieille pour lui faire connaître le danger de l'eau; soit; ce sera au moins une preuve d'intelligence; mais qui l'a appris, ce danger, aux jeunes poussins, éclos seulement depuis quelques heures, voyant l'eau pour la première fois, et qui, cependant, se gardent bien d'y suivre leurs frères aux pieds palmés. Qui a dit aux uns que l'eau est leur élément, et aux autres que cet élément leur est funeste ?

L'instinct, sans doute; tout le monde sera d'accord sur ce point. Mais, encore une fois, d'où vient-il cet instinct? C'est ici que les opinions se divisent: Combinaison de la matière, diront les matérialistes; volonté du créateur, reprendront les mystiques. L'on sent parfaitement que toutes ces affirmations ne sauraient être des raisons, aujourd'hui surtout que tant d'autres mystères s'expliquent aisément par la science. Nous demanderons seulement à nos contradicteurs spirites, car c'est à eux que nous nous adressons particulièrement, pourquoi cette diversité d'aptitudes, de goûts, de répulsions que l'on remarque parmi les hommes? Nous savons qu'ils ne seront pas embarrassés. Culture antérieure, facultés acquises, réminiscences, répondront-ils, et ils auront raison. Hé bien! puisque les aptitudes humaines sont le produit d'un travail antérieur, les répulsions l'effet d'une réminiscence, pourquoi chercher ailleurs l'origine des aptitudes, des goûts, des répulsions de l'animal? Est-il plus difficile de suivre l'analogie qui éclaire, que de s'égarer dans le mystère qui obscurcit?

L'analogie n'est-elle pas le grand *criterium* de la vérité universelle, la manifestation irréfragable de l'unité dans la création? Or, en vertu de cette unité qu'on ne saurait nier sans attaquer l'unité divine, du moment qu'un être, dans la création, se développe librement et est le fils de ses œuvres, tout ce qui existe dans la nature se développe de même, et inévitablement.

Cessons d'abaisser Dieu au rôle d'opérateur vulgaire! Ses vues sont bien autrement profondes et sages que celles que nous lui supposons; et la première, la plus haute manifestation de la sagesse infinie est, sans contredit, *le libre développement* de l'être par lui-même, de l'être, quel qu'il soit, partant du plus bas degré de l'échelle et les gravissant tous successivement par ses propres efforts, de l'être, aidé certainement de la providence qui veille, mais non façonné par elle; — sinon la liberté n'est qu'un mot, une illusion, pour ne pas dire un mensonge; — car si elle fait défaut sur un point quelconque dans l'échelle des êtres, elle n'est plus un *principe*, et l'idéal, dont l'homme se plaît à la revêtir à son profit, n'est qu'un vain échafaudage, construit par l'égoïsme, c'est-à-dire, sans base, et qui s'écroule de lui-même.

P. XAVIER.

A suivre.

NOUVELLES RELATIONS
SUR
LES FRÈRES DAVENPORT

Nous empruntons au *Siècle du Progrès* de Buffalo, (Amérique) du 13 octobre 1855, la relation suivante.

« M. Davenport et l'aîné de ses fils étaient présents, et nous nous enfermâmes tous les quatre pour être à l'abri de toute visite et de tout dérangement. J'examinai attentivement tous les objets placés dans la chambre où nous étions, et je vis que les deux passages qui pouvaient laisser entrer étaient complétement fermés. Il était impossible à toute personne du dehors d'entrer sans que nous fussions à même de nous en apercevoir, et il n'y avait pas d'endroit pour loger un compère. On ferma entièrement un des deux volets intérieurs, et l'autre à moitié seulement, c'est-à-dire qu'on laissa une ouverture de dix pouces de large, augmentée encore par le jour du haut et du bas; tout cela nous donnait assez de lumière pour établir dans la chambre un beau demi-jour qui permettait de voir chaque personne assise autour de la table, les deux portes qui pouvaient s'ouvrir, et les mouvements des mains de toutes les personnes présentes. Lorsque je fus accoutumé à l'obscurité relative de l'appartement, je pus lire une annonce accrochée à un mur à dix pieds de moi. Ira était assis à ma gauche, une dame à ma droite, et M. Davenport en face de moi.

» Nous vîmes ensuite sortir de dessous la table des doigts humains. Nous avions déjà entendu auparavant des sonnettes résonner sous la table, et des instruments de musique jouer des accords; j'avais cependant examiné tout avec un soin minutieux pour surprendre n'importe quelle supercherie, mais en vain. Je répète donc que des doigts se montrèrent d'abord au bord de la table, puis sautèrent dessus. Des mains tout entières se montrèrent de la même façon. Ces mains et ces doigts variaient depuis la taille de ceux d'un homme jusqu'à ceux d'un enfant. Il n'y avait pas d'enfant dans la salle. Les plus grandes étaient noires, les autres blanches. Pendant que duraient ces manifestations, je mis ma main sous la table; une minute après, je sentis sur mon pouce une pression de doigts glacés, et bientôt il fut pris par une main tout entière. Je demandai quelle était cette main qui pressait ainsi mon pouce, et l'on me répondit que c'était celle de mon père, ce qui me fut bientôt prouvé; car je priai mon père de prendre ma main complétement et il le fit avec une telle vigueur que cela me rappela les rudes poignées de main qu'il m'avait données dans ma jeunesse. Il avait une main très-grande et très-forte; celle que je tenais alors dans la mienne était parfaitement conforme à la sienne comme grandeur et comme force. On nous demanda ensuite par des coups un parapluie qui se trouvait dans un coin de la chambre. L'un de nous alla le prendre et le déposa fermé sous la table. Quelques instants après, il sortit de dessous la table ouvert dans toute sa grandeur. Il était passé à un des coins à gauche d'Ira Davenport, et il resta au-dessus de sa tête, tandis que le bout de la canne était encore sous le niveau de la table, entre les jambes entr'ouvertes du jeune homme. Il monta, descendit, tourna sur lui-même à gauche et à droite, tout en restant au-dessus de sa tête. Tout à coup il le quitta et se dirigea vers moi; la canne suivait le bord de la table. Comme j'étais plus grand que le fils Davenport, le parapluie s'éleva pour se mettre au-dessus de ma tête. Alors j'aperçus à l'extrémité de la canne un bras de femme et une main d'un modèle adorable; ils sortaient de dessous la table. La jolie main s'empara du parapluie, le fit monter et descendre, et enfin tourner sur lui-même comme auparavant. Voilà les faits tels que je les ai vus; et je suis prêt à les affirmer quand on le voudra.

STEPHEN ALBRO,
Rédacteur en chef du *Siècle du progrès*.

BIBLIOGRAPHIE (1)

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES

ACCORD
DE LA
FOI ET DE LA RAISON
PAR Mme J.-B.

DÉDIÉ AU CLERGÉ

Sous ce titre, l'auteur des *Lettres sur le Spiritisme*, écrites à des ecclésiastiques, vient de publier à la librairie DIDIER ET Ce, une forte brochure *in-octavo* que nous recommandons aux lecteurs de l'*Avenir*.

L'auteur est une dame très-dévouée aux idées nouvelles, c'est-à-dire au Spiritisme, ce qui ne l'empêche de rendre à la religion catholique les devoirs d'une âme profondément imbue des enseignements de cette église.

C'est toujours au clergé que s'adresse Mme J. B. Espère-t-elle le ramener à de meilleurs sentiments envers notre doctrine, essentiellement johanniste et chrétienne? Nous le croyons certainement. Réussira-t-elle? Nous le désirons, mais nous ne le pensons pas. Il y a, dit-on, de grâces d'état; il existe également des obstinations traditionnelles que rien ne peut vaincre et qui doivent conduire fatalement à leur décadence les institutions condamnées par le progrès avec lesquels elles ne sont plus en rapport. Quant à nous, nous louons sans restriction Mme J. B. de son zèle, de son dévoûment à nos idées, et des efforts qu'elle fait pour convaincre ceux qui ne se rendent à l'évidence que lorsqu'il n'est plus temps de le faire. Consultez pour cela l'histoire de toutes les révolutions religieuses qui ont laissé leurs traces dans la vie des peuples.

Au surplus, voici la dédicace et l'introduction de cet opuscule, afin que nos lecteurs jugent en connaissance de cause.

DÉDICACE.

« C'est au clergé, ce corps enseignant de l'Eglise de Jésus-Christ, qui a rendu à l'humanité de si éminents services, que nous dédions cet opuscule.

» C'est lui, en effet, qui a conservé à la science moderne les découvertes des anciens; lui qui a guidé l'esprit humain dans les premières marches de sa progression; c'est à lui que nous devons la connaissance aujourd'hui si répandue de la morale évangélique qu'il s'efforce de propager et de faire pénétrer jusque dans les régions les plus lointaines. Notre but, dans ce modeste travail, étant de ramener à la Foi ceux qui la rejettent, parce qu'ils ne savent pas comprendre ses enseignements, *parfois obscurs*, nous avons pensé que le clergé recevrait avec bienveillance cet auxiliaire fervent qui, au moyen des données que fournit la Raison pour démontrer que l'âme survit au corps, et pour faire accepter les vérités énoncées par la Foi, s'associe à sa mission si grande et si belle: la Régénération de l'humanité.

» Nous le dédions aussi aux hommes sérieux et instruits qui voudraient concilier les données des enseignements religieux avec les faits démontrés par la science humaine, et arriver à la connaissance des vérités éternelles par les lumières réunies de la Philosophie et de la Religion. »

INTRODUCTION.

« Deux puissances se partagent l'empire de l'intelligence: la *Religion*, la *Philosophie*; toutes deux se proposent le même but: *la direction morale de l'humanité*; et y arrivent par des voies différentes qui ne sont que la manifestation variée de la même Vérité. La Religion, qui ne s'appuie que sur la tradition et l'Ecriture, ne pouvant

(1) Nous n'avons pas reçu l'opuscule annoncé par la *Vérité* de Lyon, que M. Montani, de Constantinople, a fait paraître sous ce titre: *L'harmonie des Sphères*; nous ne connaissons pas non plus le livre de M. Salgues, que la Ruche bordelaise a annoncé sous le titre de: *Désarroi de l'Empire de Satan*; sans cela nous nous serions empressé d'en rendre compte à nos lecteurs.

pas toujours donner la raison de sa foi et de ses mystères, est accusée par les incrédules d'enseigner des choses absurdes et d'entretenir des préjugés funestes au développement de l'intelligence; tandis que les philosophes qui, par la science et le raisonnement, voudraient dissiper tous les préjugés, afin de détruire l'erreur et d'arriver à la connaissance de la Vérité, sont regardés par les théologies comme des impies voulant porter une main téméraire sur le sanctuaire de la Foi.

» D'où vient cet antagonisme plus apparent que réel, puisque chacune de ces puissances aspire à conduire l'homme à la réalisation de cet immense désir, de ce bien suprême à la poursuite duquel il continue sa vie et qu'il rencontre si peu : Le bonheur ?...

» Il vient de ce que chacune est exclusive. Alors le théologien se prive des connaissances que fait acquérir la science de l'observation et du raisonnement, ce qui décuplerait ses moyens de persuasion ; et le philosophe qui rejette l'enseignement de la foi, n'ayant plus de base certaine sur laquelle il puisse appuyer son raisonnement, émet systèmes sur systèmes dont la plupart ont des conséquences déplorables.

» Si, au lieu de se repousser réciproquement, la Foi et la Raison, qui sont deux Lumières intellectuelles destinées à se prêter un mutuel appui, voulaient s'unir pour faire aimer et comprendre la Vérité en la rendant accessible à toutes les intelligences, l'humanité avancerait à grands pas dans la voie de son amélioration morale, seule base véritable du bonheur pour les individus comme pour les Sociétés. On verrait alors disparaître cette plaie affreuse du Scepticisme et du Matérialisme qui la ronge au cœur et l'empêche de suivre les nobles et célestes aspirations déposées en son âme par le Créateur.

» L'humanité, être collectif composé d'individualités ayant chacunes leur libre arbitre, lui faisant prendre à son gré une direction différente, n'est point créée pour satisfaire uniquement les appétits matériels de sa nature corporelle, mais pour conquérir par le travail et la science, par le développement complet de toutes ses facultés intellectuelles, la place glorieuse qui lui est assignée dans le monde des intelligences, et concourir en une certaine mesure à l'harmonieuse structure de la création elle-même.

» Lorsqu'elle sera bien convaincue de la perpétuité du principe intelligent qui l'anime et la dirige, — autrement dit de l'immortalité de l'âme, — elle comprendra que le bonheur dépend, et pour la vie présente et pour la vie future, du bon ou du mauvais emploi qu'elle a fait de ses facultés ; elle s'appliquera dès lors à les diriger en vue du bien, et c'est là que la Religion et la Philosophie unies dans une même pensée, celle de faire comprendre à l'homme ses devoirs envers Dieu, envers ses semblables et envers lui-même, peuvent rendre d'immenses services. Elles doivent, en effet, donner des notions claires et précises sur ce qui touche à la destinée de cette âme immortelle, chef-d'œuvre du Créateur, auquel elle doit rendre en science, en intelligence, en amour, la plénitude des dons qui avaient été déposés en germe dans son essence lors de sa création, afin qu'elle les fît développer et fructifier, et par ce moyen pût mériter et comprendre la valeur de ce bonheur infini qui sera son partage lorsqu'elle retournera auprès de celui qui l'a créée. »

Cette brochure est tout un traité sur le meilleur mode à suivre pour unir la Religion à la Philosophie. Elle est divisée en deux parties ; la première contient : 1° caractère de la vérité religieuse ; 2° de la Foi ; 3° de la Raison. La deuxième partie qui ne prend qu'un seul titre, *de la Foi et la Raison, conséquences qu'elles entraînent*, a pour but de démontrer l'utilité de la nouvelle révélation qui n'est autre que le *Spiritisme* et qui, suivant l'auteur, est appelée à faire fusionner en un seul corps de doctrines les tendances de la foi et de la raison.

Nous serions heureux, quant à nous, que les résultats poursuivis par Mme J. B. se réalisassent ; mais l'heure n'est pas venue de cette admirable conclusion. Les choses, les institutions, les lois, les religions qui ont fait leur temps et rempli la mission qui leur était dévolue doivent s'effacer dans le temps et faire place à d'autres lois, d'autres institutions, d'autres religions mieux appropriées à l'état moral et scientifique des nations et des individus. Le christianisme s'est édifié sur les ruines du paganisme agonisant. Aujourd'hui sa transformation est imminente et le Grand Esprit du Calvaire sourit à nos efforts en nous poussant vers la nouvelle voie que le Spiritisme, pionnier infatigable, trace dans l'humanité par la main dévouée de ses adhérents de tous les cultes et de tous les pays.

Le règne de Dieu se prépare : le vingtième siècle est béni d'avance, car il verra cette transformation accomplie.

ALIS D'AMBEL.

APPARITION

Les Anglais étaient en possession de l'île Dominique au commencement de la guerre d'Amérique. Le général Stuart en était gouverneur. On attendait depuis longtemps l'arrivée du major de Blomberg, et un soir, fort tard, comme le gouverneur allait dicter une dépêche à son secrétaire à ce sujet, on entendit des pas, et Blomberg entra, en demandant une entrevue particulière. « Lorsque vous retournerez en Angleterrre, dit-il au gouverneur, son ami, rendez-vous dans le comté de Dorset, chez le fermier ***. Vous y trouverez un garçon, mon fils, qui est le fruit de mon mariage secret avec lady Layng. La femme qui a soin de lui a en sa possession un portefeuille de maroquin rouge, contenant tous les papiers nécessaires pour établir la légitimité de l'enfant. Prenez-les et faites-en le meilleur usage. Vous ne me reverrez pas dans cette vie ! » — Puis le major s'éloigna rapidement ; personne ne lui avait ouvert la porte de la maison, ne l'avait vu entrer, ni sortir. Bientôt arriva la nouvelle que le navire sur lequel se trouva Blomberg, avait péri à la même heure où celui-ci était apparu. Tous les deux s'étaient autrefois fait la promesse de servir réciproquement de père à leurs enfants en cas de besoin ; que celui qui mourait le premier apparaîtrait à son ami, si cela était possible. Stuart s'acquitta fidèlement de la commission lors de son retour en Angleterre. La reine Charlotte, qui fut instruite de cette affaire, s'intéressa au jeune Blomberg, et le fit élever avec son fils, plus tard Georges IV.

COMMUNICATION MÉDIANIMIQUE

DE LA LIBERTE DE CONSCIENCE

Médium : Mme D***.

La liberté de conscience est un droit que nulle puissance humaine ne peut abolir ; car l'être spirituel ou incorporel échappe à la force matérielle.

Si vous placez des entraves aux manifestations extérieures des consciences, si vous opposez la loi humaine et ses rigueurs à la foi, vous ferez des renégats, des hypocrites, ou des martyrs, mais l'âme conservera sa liberté, dès lors sa religion ; et, suivant son degré de force ou d'avancement, elle subira ou repoussera la tyrannie imposée à son enveloppe charnelle.

Les premiers chrétiens sont de splendides exemples de ce que je viens d'avancer. Les tortures déchirent leurs corps, mais l'âme reste libre et proclame son Créateur ! Les guerres de religion attestent aussi la vigoureuse résistance de la conscience.

Pourquoi donc, au temps où le progrès se montre sous tant de formes, semble-t-il reculer lorsqu'il s'agit d'assurer sa plus noble conquête, le droit pour toutes les âmes de prendre la route qui, elles l'espèrent, les conduira à la vérité ?

Chaque culte se croit le meilleur, mais cela veut-il dire que parmi ses adeptes, il ne se trouve pas des âmes éprouvées par le doute, et même par l'incrédulité ? pourquoi dès lors ne pas les laisser chercher un autre enseignement ? Oubliez-vous que les retenir dans les limites où elles se trouvent mal à l'aise, c'est les empêcher de marcher vers Dieu ?... Tant qu'il en sera ainsi, vous retarderez le progrès religieux ; ah ! laissez la liberté d'étudier ? que redoutez-vous ? la vérité a des traits si lumineux qu'elle ne peut être confondue avec l'erreur aux sombres reflets, — puis, croyez-vous donc que la Céleste Bonté ne viendra pas en aide à celui qui L'implore ? le désir de connaître Dieu n'est-il pas une prière ?

Parmi ceux qui doutent il y a plusieurs classes ; les indifférents qui dorment sur les ruines de la foi, sans s'inquiéter d'être engloutis sous ses décombres ; puis les routiniers qui suivent comme des moutons, sans savoir où les conduit leur berger ! ils obéissent à la tradition, aux usages du monde, ils redoutent la fatigue de la recherche et annihilent leur raison par indolence. Sont-ils dans la bonne ou la mauvaise voie ? qu'importe ! ils ne feront rien pour s'en assurer ; *le berger* a dit : « suivez » ils suivent ; pour eux, l'homme s'est substitué à Dieu ; le dogme humain a remplacé les vérités divines ; les pratiques de la *lettre* ont tué *l'esprit*.

Se montrent aussi ces tristes pèlerins qui marchent dans la vie comme dans un désert ; s'épuisant à chercher une source où se désaltérer, et ne voyant qu'un horizon sans bornes ; car tel est l'homme, lorsqu'il n'a pas rencontré la croyance qui doit être pour lui l'oasis. Laissez-le donc écouter la voix qui l'appelle et qui seule pourra le guider ; qu'importe d'où elle vienne, si par elle il est conduit vers Dieu !

Le Créateur, dans sa généreuse bonté, a donné le libre arbitre aux âmes, afin de leur laisser le mérite des actes, et vous osez aller contre cette loi ! vous murez la pensée, qui dans l'Eglise, qui dans la Mosquée, qui dans la Synagogue ; en vain elle se débat. La captive du culte doit sous peine des rigueurs de l'intolérance rester dans sa prison ! Elle verra un rayon du divin soleil briller à travers les grilles que l'orthodoxie aura élevées et ne pourra aller s'y réchauffer !... Et vous dites servir Dieu !... Vous prenez le titre de *guides des consciences*, vous qui en faites des esclaves et, par là, les poussez au doute, au murmure et à la désespérance !

Frères ! un rôle véritablement beau peut devenir le vôtre ! proclamez *la liberté de conscience* ! Que ce soit par la vertu, la charité, que vous enseigniez les peuples ! parlez-leur comme fit le Maître sur la montagne ; apprenez-leur que l'esprit de Dieu s'éloigne de la réunion où l'orgueil se montre... plus de despotisme dit religieux ; plus d'exploitation de l'âme par le corps.... que l'amour remplace le pouvoir ; alors les âmes sentiront que c'est Dieu qui parle et nul ne restera sourd à cette grande voix !

Tels seront les salutaires effets *de la liberté de conscience* ; par elle l'humanité retrouvera sa dignité, tandis que l'ilotisme ne peut engendrer que les misères de l'abaissement.

Mon Dieu ! toi qui une fois encore envoies ton Verbe parler aux humains, daigne dissiper, par ton souffle, les ténèbres qui empêchent les âmes de distinguer la vérité ; brise leurs fers rivés par l'esprit de domination ; Père ! nous t'en conjurons !... Seigneur ! en donnant la liberté à tes créatures, tu leur as départi le plus magnifique de tes dons ! mets le comble à ta générosité en leur apprenant à en faire usage.

Oui, frères, demandez au Tout-Puissant de vous donner le discernement ; conjurez-le d'ouvrir vos yeux à la lumière, et lorsque vous aurez aperçu les premières clartés du flambeau porté par la vérité, marchez vers ce but magnifique ! que nulle considération ne vous fasse dévier de cette voie, et si des mains humaines arrêtent vos pas, qu'importe ! votre âme libre ira vers celui qui l'aura appelée.

ESPRIT PROTECTEUR.

Le Directeur-Gérant : ALIS D'AMBEL.

PARIS. — IMP. VALLÉE, 15, RUE BREDA.